



Une véritable pollution mentale s'est développée à partir des métaphores dynamiques, énergétiques et thermo-dynamiques... Un curieux consensus s'est fait depuis plusieurs décennies de l'histoire psychanalytique pour passer sous la table cette problématique énergétique ; il ne date pas d'ailleurs de la naissance des structuralismes en psychanalyse, mais remonte à l'époque de Freud. Cependant des axiomes énergétiques demeurent implantés dans la façon de poser la problématique de l'inconscient mais on les a « forclos » et ils sont tout-à-fait repérables.

Cela reste une conception fondée sur des notions de conflits psychiques, avec une axiomatique implicite où l'on a cette idée de représentations réprimées – dans le cas des affects, plus spécifiquement, inhibés – et l'on garde toujours comme définition implicite de l'inconscient que c'est le lieu du refoulé. La théorie du refoulement – que je sache – n'a été récusée par aucune des ré-écritures de la psychanalyse.

Pour s'arrêter déjà à cette notion de refoulement, il faut voir que les deux conceptions freudiennes – celle qui constitue le refoulement comme portant sur des représentations de l'inconscient (première topique), ou celle qui le recentre sur les défenses du moi – aboutissent, sans doute, à remanier la description dynamique et les métaphores thermo-dynamiques de l'économie freudienne, mais ne remettent pas en question ces postulats énergétiques de base.

Dans la première topique est cette idée qu'il existe un noyau pathogène de représentations exclues de la conscience qui se comporte comme un noyau développant un champ magnétique négatif – un noyau refoulé, une fixation, un noyau de représentations qui repousse toute intrusion d'un processus quelconque de remémoration. On peut donc s'approcher de ce noyau par couches concentriques, mais plus on s'en approche et plus il y a une puissance de rejet. Les tentatives de levée de ce refoulement (qui, suivant les époques, procédaient par suggestion, puis par technique d'interprétation) marchent toujours dans ce sens : pour pouvoir faire la levée du refoulement – l'atteinte de ce noyau – il convient de procéder par l'analyse des résistances, par leur interprétation ou l'interprétation du transfert qui est, en quelque sorte, la résistance des résistances.

Dans la deuxième topique, ce noyau a toujours la même puissance de refus, d'éjection, mais il ne fonctionne plus du tout de la même manière. Au lieu que ce soit un noyau négatif, cela devient un noyau positif, un noyau d'attraction : le noyau pathogène issu du refoulement originaire attire à lui, au contraire, les représentations et a toujours tendance à les réexpédier dans les systèmes conscients et préconscients. Par contre, ce qui devient l'énergie de refoulement, c'est le moi : voilà donc toute la problématique des défenses du moi. On a inversé les vecteurs mais en gardant cette même problématique énergétique vectorisée : ce noyau envoie des rejets, des symptômes, il intervient au sein des rêves, des actes manqués, etc. On a alors un double système d'interaction et pas du tout un système simple comme dans la première topique.

Ultérieurement, la problématique du moi, des identifications (représentation beaucoup plus anthropomorphique de l'inconscient et beaucoup moins dynamique), l'entrée sur scène des personnages de l'inconscient, la familialisation, la personologisation semblent, en effet, mettre au

second plan cette problématique énergétique. Reprenons *la conception de la pulsion de Freud*. Je rappelle ici ses *quatre dimensions* :

— *la poussée* qui était vraiment la charge énergétique (avec l'ambiguïté totale de savoir si c'était l'équivalent d'une charge instinctuelle...), charge instinctuelle sexuelle, poussée de nature biologique, libido...

— *la source*, organique là aussi mais représentant certains types de territoires corporels, etc.

— *les objets* qui deviennent ensuite la problématique des objets partiels.

— *les buts*.

Progressivement la poussée, la source et le but sont laissés entre parenthèses, mis à l'écart : oui, c'est biologique, oui il y a des sources organiques, d'accord, mais ce n'est pas cela qui compte ! Ce qui compte, c'est que la pulsion envoie des délégués dans l'ordre de la représentation. Quant à cet aspect de dynamique biologique, finalement on fait l'impasse là-dessus.

Pour le reste, différents accents seront mis selon les courants : dans la tradition « classique » en France, en particulier chez *Lagache*, c'est le but qui importe et il se trouve transformé en relation ; la psychanalyse devient, en quelque sorte, une psychologie de la relation. Ce qui compte ce sont les inter-relations. Et chez *Lagache* sont même mises en question la notion de stade et la notion de maturation psychogénétique.

Par contre, chez *Lacan* c'est la notion d'objet qui devient prévalente, avec une problématique de l'objet totalement différente du courant anglo-saxon. Mais là aussi nous allons voir que toutes les notions héritées de cette conception énergétique biologique sont mises entre parenthèses et quasiment récusées de façon explicite. Chez Freud lui-même, si on y réfléchit bien, la notion de pulsion est totalement transformée avec l'introduction de la pulsion de mort. Il n'y a plus du tout l'idée de conflit pulsionnel pris sur des principes de plaisir et des principes de réalité mais, à la notion de pulsion – d'opposition dynamique, de tension, de conflit – se substitue la notion de mélange : la pulsion devient un mélange de deux pulsions – pulsion d'Eros et pulsion de mort qui, selon qu'elles sont intriquées ou désintriquées, mélangées ou non d'une certaine façon, vont faire basculer l'économie libidinale dans un sens ou dans un autre. Je vous ferai remarquer que, d'un point de vue strictement métaphysique, la notion de mélange n'a rien à voir avec une notion de tension dynamique.

Revenons à quelques formulations de Lacan sur la pulsion. Je les ai prises uniquement dans *Les Écrits* car je crois que ces textes sont suffisamment clairs – du moins pour l'objet que je me propose aujourd'hui. Quand il parle de la pulsion, Lacan met en question aussi bien la pulsion que la libido, que le ça. Il dit que la pulsion est comme « un couteau de Jeannot, aux pièces indéfiniment échangeables » ; il parle de « métamorphisme », d'interventions possibles entre « l'organe » de la pulsion, « la direction » de la pulsion et son « objet » ⁽¹⁾.

Ailleurs, il dit qu'il y a une réversion possible de « son articulation à la source comme à l'objet » ⁽²⁾, ce qui est très important car cela implique bien quelque part que l'on a plus la coupure source pulsionnelle biologique (énergie biologique) et représentation au niveau de l'objet.

Il dit aussi qu'au fond la pulsion dans le système freudien est uniquement un système d'équivalences énergétiques où l'on réfère les échanges psychiques ⁽³⁾. Là il part de cette position : c'est un système d'équivalence et rien d'autre, qu'il ne faut jamais prendre en tant que tel au niveau de poussée énergétique mais uniquement en tant que système d'équivalence (et non pas de support) pour avoir une capacité de comparaison, d'appréciation économique de ce qui se passe au niveau de la représentation – du représentant de la représentation de la pulsion, c'est-à-dire au niveau psychique.

On peut dire alors : s'il y a un équivalent, au moins la pulsion sert à quelque chose ! Cet équivalent c'est la libido, définie par ailleurs par Freud comme énergie pulsionnelle. Elle avait donc des caractéristiques de la pulsion mais était définie essentiellement comme pulsion sexuelle. Dans le système freudien il y a *des* pulsions et il refuse toujours une universalité de la pulsion – se démarquant en cela de Jung, etc. Une pulsion particulière est celle qui joue un rôle majeur dans l'inconscient : la pulsion sexuelle et c'est ce qui fait la différence entre le concept de libido et le concept de pulsion. Puis cette libido est prise dans une différenciation libido du moi, libido d'objet, etc. Il y a donc la qualification suivante : la libido est sexuelle, puis elle donne des rapports d'équivalence, des rapports économiques entre les investissements qui se portent sur les objets, et ultérieurement on retraduit cette problématique en termes d'Eros et de pulsion de mort.

L'abord de Lacan veut en apparence cautionner les formules freudiennes, puisque toute sa vie il a prétendu être fidèle à la lettre même du texte de Freud. Mais dès les *Écrits*, il dit ceci : la libido n'est pas l'instinct sexuel... D'accord puisqu'il y a cette critique de l'instinct déjà au niveau de Freud. Mais voici qu'il fait une curieuse opération en disant : sa réduction à la limite au désir mâle indiquée par Freud suffirait à nous en avertir. On peut peut-être comprendre cela ainsi : s'il n'y a qu'une libido mâle, c'est donc qu'elle n'a rien à voir avec la différence des sexes. Admettons ! Mais ce qui compte, c'est la suite : « la libido dans Freud est une énergie susceptible d'une quantimétrie, d'autant plus aisée à introduire – en théorie – qu'elle est inutile, puisque seuls y sont reconnus certains quanta de constance ». Vous comprendrez au passage pourquoi m'intéresse beaucoup cette idée de *quanta de constance*. Cela nous amène en effet dans la problématique qui pour moi est celle des machines abstraites à un certain type non pas de quantification, mais de consistance. Cette expression, quanta de constance, est précisément ce à quoi je voudrais substituer la notion de consistance qui fera basculer tout le système.

Lacan ajoute alors : « sa couleur sexuelle si fortement maintenue par Freud comme au plus intime de sa nature est couleur de vide, suspendu à la lumière d'une béance »... C'est beau mais disons que c'est un vidage sémantique total de la notion de libido.

Le ça dans la deuxième topique est à la fois le réservoir de la libido au point de vue quantitatif et, du point de vue topique c'est le pôle des pulsions par rapport auquel se fera la différenciation du moi, du surmoi, etc. Lacan est très gêné aussi avec cette notion parce que, évidemment, pour avancer dans sa redéfinition de la pulsion il faut qu'il prenne – comme il dit – « de plein fouet »⁽⁴⁾ les paradoxes de la définition freudienne. Or, voici trois caractéristiques de la définition freudienne :

— le ça est inorganisé, c'est un chaos. Oui, Lacan est d'accord : en même temps c'est inorganisé mais ça reçoit, attire le refoulé originaire, donc c'est très structuré quelque part. Les noyaux du refoulé, les fixations sont dans le ça et, en outre, les automatismes de répétition.

— le ça ne connaît pas la négation. Et Lacan écrit : « il n'y a pas de contradiction qui vaille entre les pulsions »⁽⁵⁾. C'est parfait, seulement :

— c'est le lieu où il y a l'intrication entre l'Eros et la pulsion de mort.

Faire tenir tout cela ensemble est effectivement difficile ! Mais qu'à cela ne tienne, Lacan dit : il n'y a que le signifiant qui permette de faire tenir ensemble ce type de paradoxe. Pourquoi : parce que le signifiant, dit-il, qu'on le prenne comme on veut d'ailleurs, au niveau de la matérialité de sa structure (= le signifiant saussurien), qu'on le prenne comme jeu de Loto⁽⁵⁾, il n'y a que cela qui puisse supporter de telles contradictions. Lacan a, à ce propos, une formule assez obscure : « ... et l'évidence apparaîtra qu'il n'y a au monde que le signifiant à pouvoir supporter une coexistence – que le désordre constitue (dans la synchronie) – d'éléments où subsiste l'ordre le plus indestructible à se déployer (dans la diachronie) »⁽⁵⁾.

Synchroniquement donc des agrégats de chaînes complexes sont pris dans les systèmes de contradiction concernant l'organisation, l'inorganisation et les contradictions pulsionnelles ; il n'y aurait alors que le signifiant qui pourrait faire cette double politique de signifiante et d'a-signifiante. Là, c'est moi qui traduis. Et Lacan écrit cette phrase en toutes lettres : aussi laisserons nous maintenant de côté le statut énergétique de la pulsion. Finalement, dit-il, la pulsion n'est pas du tout ce que l'on croit, elle n'a rien à voir avec l'instinct, mais le ça est « un réservoir oui, dit-il, si l'on veut, voilà ce qu'est le ça, et même une réserve. Mais ce qui s'y produit, de prière ou de dénonciations missives, y vient du dehors, et s'il s'y amasse c'est pour y dormir »⁽⁶⁾. Prenant la comparaison avec les lettres que l'on mettait à Venise pour dénoncer les gens de la Cité, il dit que le ça est un réservoir dans lequel on met des lettres. Mais son propos va beaucoup plus loin qu'une métaphore : en effet, le ça et les pulsions ne sont devenus rien d'autre que le trésor des signifiants. Dans ses mathèmes, la pulsion c'est $\$ \diamond D$: sujet s'évanouit dans la demande : « Que la demande disparaisse aussi, cela va de soi, à ceci près qu'il reste la coupure, car celle-ci reste présente dans ce qui distingue la pulsion de la fonction organique qu'elle habite : à savoir son artifice grammatical... »⁽⁷⁾. C'est une formulation curieuse parce qu'un peu malheureuse du point de vue même de la théorie du signifiant mais, en tous cas, elle dit bien ce qu'elle veut dire. Nous sommes donc passés d'une définition de la pulsion (et donc de la libido et du ça) avec ses quatre dimensions (la source, la poussée, l'objet et le but) au fait que – purement et simplement – le signifiant c'est la pulsion, la pulsion c'est le signifiant. C'est du moins ce qui reste de toute cette économie de la demande, ce qui reste de la déhiscence organique et de toutes les images qui partent depuis la famille jusqu'à la fin : essentiellement du signifiant. Mais alors ? S'il faut éjecter toute notion de dynamique, de thermo-dynamique, de conflit, alors comment peut-on encore parler de répression, de refoulement ? Comment peut-on encore parler de conflit psychique, de transtert, de contre-transfert ? Cela veut-il dire qu'on fout tout ça en l'air et que l'on est plus que dans... une économie du signifiant. Mais qu'est-ce que cela veut dire une économie du signifiant ? ou une économie libidinale – terme cher à Lyotard ? Qu'est-ce qu'une économie ? Cela veut-il dire que les signifiants véhiculent vraiment de l'énergie ? Ou est-ce une simple métaphore ? Cette histoire est très ambiguë : a-t-on besoin d'un concept quelconque d'énergie pour rendre compte de l'inconscient ? Si l'inconscient est structuré comme des mathèmes, y a-t-il besoin de l'énergie ? De l'énergie passe-t-elle entre des mathèmes ? entre des signifiants ? C'est une vraie question. Y a-t-il besoin d'un équivalent quelconque énergétique entre un signifiant inconscient, entre des mathèmes marquant les différentes instances en question ?

Quant à moi, je réponds tout de suite : oui ! Non seulement il n'y a pas à avoir de pudeur d'économie sur la poussée, le but, la source et l'objet : oui, il y a de l'énergie dans l'inconscient parfaitement ! – ce qui ne veut pas dire qu'il y en ait dans le signifiant parce que l'inconscient ne s'identifie pas au signifiant. La question est justement de reformuler non pas une théorie de l'énergie mais si possible N théories énergétiques, c'est-à-dire N modes de fonctionnement énergétiques pour rendre compte à la fois de là où il y a effectivement de l'énergie dans les processus inconscients et de là où il n'y en a pas.

Le concept d'énergie est un concept d'équivalence en physique qui traverse aussi bien la physique des particules que la physique atomique, la chimie, la thermo-dynamique, etc. Ce concept s'institue sur la base d'un fonctionnement régional de l'énergie : l'énergie électrique et l'énergie calorifique, par exemple, ce n'est pas du tout la même chose. Il y a effectivement des équivalences (principe de Carnot, etc.), mais l'utilisation de l'énergie chimique ou de l'énergie électrique, c'est très différent de l'énergie atomique ! Tout le monde sait cela – ne seraient-ce que les gens qui reçoivent des bombes atomiques ! Ce n'est pas parce qu'il y a des équivalences – et il y en a effectivement – et que l'on passe de l'une à l'autre que c'est la même chose, cela ne s'exprime pas sur les mêmes terrains : le terrain des particules n'est pas le même que celui des atomes ou que celui

des échanges énergétiques biologiques (la chimie à 37°). Il y a des machines concrètes à petites énergies : par exemple les énergies circulant dans une machine informatique sont de toutes petites énergies par rapport à ce qui circule dans une machine à vapeur. Il n'empêche qu'il y a une loi d'équivalence générale énergétique : on peut toujours, en effet, faire des calculs. Mais sur le terrain des machines concrètes, c'est très différent. Je pense donc qu'au niveau de la diversification des composantes de l'inconscient, nous avons intérêt à ne jamais parler d'énergie « en général » (type libido ou autre), mais à respecifier quel type d'énergie – s'il y a une problématique énergétique qui se passe – travaille dans tel type de région de machine concrète ; quitte à en inventer de spécifiques, car il est possible que l'on trouve utile dans une cartographie de dire : dans un groupe particulier c'est tel type d'énergie qui fonctionne, dans un système éthologique, tel autre, etc... On a toute liberté d'inventer autant d'énergies que l'on veut. Il n'y a pas de religion de l'Énergie avec un E majuscule ! Il n'y en avait pas plus pour Einstein que pour Newton qui ont bel et bien inventé leur cartographie d'énergie quand ils en ont eu besoin. Il nous faut faire la même chose, je crois, mais dans l'autre sens précisément : retrouver les concepts d'énergie tels qu'ils sont manipulés chez les Bororo, les psychotiques, etc. pour pouvoir comprendre ce que sont les composantes de passage et les phénomènes d'équivalence.

Venons en aux schémas : l'inconscient rentre dans un *plan de consistance* ; ces deux domaines ne représentent pas des coupures mais des *zones de passage*, puisqu'il s'agit du même plan. Il y aura donc des zones de passage au niveau de l'intensité entre :

— d'un côté, le domaine des *consistances énergétiques*. Il ne s'agit pas de consistance universelle mais de zones de consistance énergétique : parfois ça passe, ça pousse un peu, et puis non, ça ne sert à rien, ça oscille, et parfois ça passe – transformant une énergie en une autre.

— et de l'autre, des zones de *consistance incorporelle*.

Au fond, Freud a parfaitement vu la nécessité de faire tenir ensemble ces deux domaines même si c'est, en effet, « un paradoxe de plein fouet ». Il voit les pulsions mais il voit bien précisément quand il traite une hystérique ou un phobique :

— des problèmes d'investissement de zones érogènes, de fixations libidinales.

— et puis aussi des représentations qui sont totalement incorporelles, des fantasmes où manifestement il n'y a pas une dose d'énergie correspondante à cette inscription mnésique pour déclencher pareils automatismes de répétition, etc. Donc : représentation, représentant de la pulsion, et il fait tenir tout cela ensemble.

Seulement, toute l'histoire du Freudisme et de la psychanalyse jusqu'au structuralisme contemporain, c'est d'effacer ce scandale – que Freud ait eu la folie au départ de faire cette affirmation paradoxale ! En tous cas, un montage s'est imposé : éliminer purement et simplement ce domaine des consistances énergétiques, c'est-à-dire éliminer toute problématique du corps, du socius, du rapport de forces économiques – toute problématique des machines concrètes.

— Mais oui, tout cela existe bien sûr mais ce n'est pas de l'inconscient !

— Si ! justement c'est aussi l'inconscient.

— Alors si c'est ceci l'inconscient, ce ne peut pas être cela !

— Mais si ! c'est les deux.

— Et c'est les deux alternativement, successivement, pendant, après ? Voilà justement la question : comment va s'incarner ce rapport entre les deux domaines ?

Considérons ce domaine des intensités, des consistances. Nous l'avons divisé en deux.

Maintenant voyons ce qui se déploie dans cette surface :

— D’abord, une problématique de la *déterritorialisation* partant (à la base du schéma) d’une *axe de persistance* – répétition vide, répétition pure... – pour arriver à un *axe de transistance* qui sera, lui, totalement déterritorialisé.

— Puis, une *ligne mobile* : la *ligne d’actualisation hylémorphique*. Elle peut partir de la base du schéma et c’est la pulsion de mort, la limite du Fort-Da freudo-lacanian, c’est la répétition vide, le trait unaire lacanien ; s’incarner ensuite dans le *triangle syntagmatique existentiel*, qui se différenciera.

— quand la ligne remonte, elle fait cette actualisation hylémorphique, c’est-à-dire qu’elle remonte comme ligne qui – du côté des consistances énergétiques – traite les choses à partir de *machines concrètes*, et du côté des incorporels, de ce que j’appelle des *idéautés*.

La ligne hylémorphique est la ligne d’incarnation des formes – formes concrètes et non pas platoniciennes, mais formes qui fonctionnent et que l’on trouve, par exemple, dans les définitions génétiques de telle formule de vie, de telle mutation, de telle spéciation.

Quand cette ligne remonte totalement, il y a effectivement à ce moment là passage total entre les consistances incorporelles les plus différenciées – les univers – et, sur le plan des consistances énergétiques, les phylum et l’ensemble du système : c’est-à-dire qu’il y a de nouvelles constellations d’univers, et... problématique du possible loin de l’équilibre.

Quand cette ligne redescend, des stratifications intermédiaires, des métabolismes coupent la problématique des consistances incorporelles et la problématique des consistances énergétiques – ce qui ne veut pas dire qu’elle les coupe totalement mais elle *négoce* à travers les systèmes des triangles.

Là-haut, plus de négociation, passage total. En bas, impasse totale parce qu’il n’y a rien ; il y a rien qui discute avec rien : ils ne se racontent pas grand’chose !

Tandis que dans la situation intermédiaire, on est dans un seuil ou dans un autre, cela pulse d’un côté ou de l’autre.

Dans ce système en mouvement la problématique de la syntagmatique existentielle prend des flux énergétiques de toute nature pour en faire de la *matière signalétique* (et c’est toujours de la matière : flux d’encre, flux d’électricité...) et pour en faire des *boucles sémiotiques*. Et là on est déjà dans les incorporels. Cela commence avec le trait unaire, avec la quantité d’information minimum. Voilà : c’est cela que ça fait et rien d’autre. Et quand ça ne fait rien d’autre, encore une fois ça ne dit pas grand’chose et c’est la pulsion de mort, l’affaissement total. Cette foutue théorie de l’information – pour autant qu’elle hante toutes les sciences humaines – les hante comme la mort quelque part hante l’ensemble de nos sociétés.

Il y a donc fabrication de ce que l’on peut appeler – hommage à notre maître à tous et à toutes, Jacques Lacan *le trait unaire*. Que se passe-t-il donc quand il se prend dans un noyau d’agencement ? Il fonctionne alors de ce côté, de l’autre ou des deux côtés et le problème ne se pose plus. Quand il fonctionne de ce côté, il fait du signifiant et amorce un *triangle sémiotique* ⁽⁸⁾.

Ce qui se passe en réalité renvoie au noyau d’agencement. Pour reprendre Chomsky, ce serait la structure profonde. Et *ce qu’on voit*, ce sont des *machines concrètes* et des *idéautés* (il faut être complètement myope pour ne pas les voir, ces idéautés concrètes, abstraites, il y en a de toutes sortes : la musique, les mathématiques, les nations...).

Nous avons donc la syntagmatisation, la fabrication d'une matière-signe mais qui ne dit rien. Le territoire minimum (« Fort-Da »...« c'est moi ! »... « ho ! je suis là »), c'est le primat du rapport de syntagmatique existentielle sur toutes définitions. On en a bien la représentation chez Sartre : quelque part l'autre ne se déduit pas des représentations, ne se calcule pas à partir des coordonnées spatio-temporelles, il y a un donné de l'autre minimal⁽⁹⁾. Ce territoire minimum s'articule à des concaténations de signes, à des *redondances sémantiques* qui font des *résonances signifiantes* au fur et à mesure qu'elles se constituent en idéalités et c'est donc ce que j'appelle : le *triangle sémiologique*, à partir d'un *curseur paradigmatique*, c'est-à-dire ce qui fait monter plus ou moins la ligne hylémorphique – cela pouvant s'abattre sur ce qui semble une pulsion de mort irréductible, et puis il suffit de réintroduire telle ou telle boucle paradigmatique pour que d'autres objets soient accrochés.

Si vous voulez, c'est comme ce qui apparaît dans la sémantique générative : vous avez une boucle sémantique et puis une autre et puis, d'une boucle à une autre, apparaît un autre niveau sémantique.

Pour prendre une comparaison, c'est comme si l'on disait : il y a une scène mais sur la scène on parle, on chante, il y a de la musique, ça fait de l'opéra ; et à chaque fois se développe ainsi un nouveau type d'idéalité, un nouvel univers potentiel, une constellation d'univers.

Il y a donc un curseur – avec aussi possibilité d'affaissement.

De l'autre côté, ce même fonctionnement peut se faire au niveau cette fois des consistances énergétiques comme *triangle des machines concrètes* : cette fois, les signes ne font pas des boucles et des redondances de signification, ne développent pas une économie paradigmatique, mais une *économie praxique* ; c'est donc le triangle des machines concrètes avec ce que j'appelle : la ligne des *tenseurs processuels*. Des signes sont en acte cette fois même si par ailleurs ils sont dans la signification.

Par exemple, madame Thatcher dans la télévision tient des discours... aucune importance. Et puis à un moment, ses discours font pleuvoir des bombes sur les bateaux argentins. Ce n'était pas évident ! Pendant un temps on pouvait se dire : cela a de la consistance pour les media... mais résultat zéro. Et à un moment il y a eu prise de consistance au niveau des machines concrètes, rendant toutes les possibilités envisageables. Que ce ne soit que de la redondance sémiotique, représentation, pur discours, ça tombe. Que ce ne soit pas du tout de la redondance mais que ça fasse directement des bombes sans qu'elle en parle, c'est une autre éventualité, c'est ce qu'Hitler faisait, lui : il commençait par bombarder, il discutait après ; il commençait par occuper, après il faisait un discours. Ou bien autre éventualité, les deux en même temps : phénomène de seuil, les redondances qui ne sont, n'attrapent, ne produisent que des incorporels, d'un seul coup agissent dans le système. C'est exactement comme le « sésame ouvres-toi », mais au niveau presque informatique : tu cherches la formule pour ouvrir le coffre, tu ne l'as pas, tu es donc dans ces redondances là, et puis à un moment...

Le triangle diagrammatique. Des propositions machiniques fonctionnent sur un versant comme des *consistances axiomatiques* (mais au sens large, non pas seulement l'axiomatique mathématique, mais la consistance d'une écriture musicale, d'une écriture économique, toujours dans cette partie du schéma de l'économie des incorporels). Une consistance axiomatique est donc nécessaire pour qu'il y ait ce passage là ; et sur l'autre versant une *consistance machinique* ; car tu peux très bien avoir les propositions machiniques, les énoncés et que ça ne passe pas. À la limite, c'est la consistance même du système, la consistance du matériau qui est en jeu : tout devrait marcher mais le système ne rentre pas dans la ligne hylémorphique.

Le court-circuit diagrammatique se passe partiellement quand la ligne hylémorphique est à ce

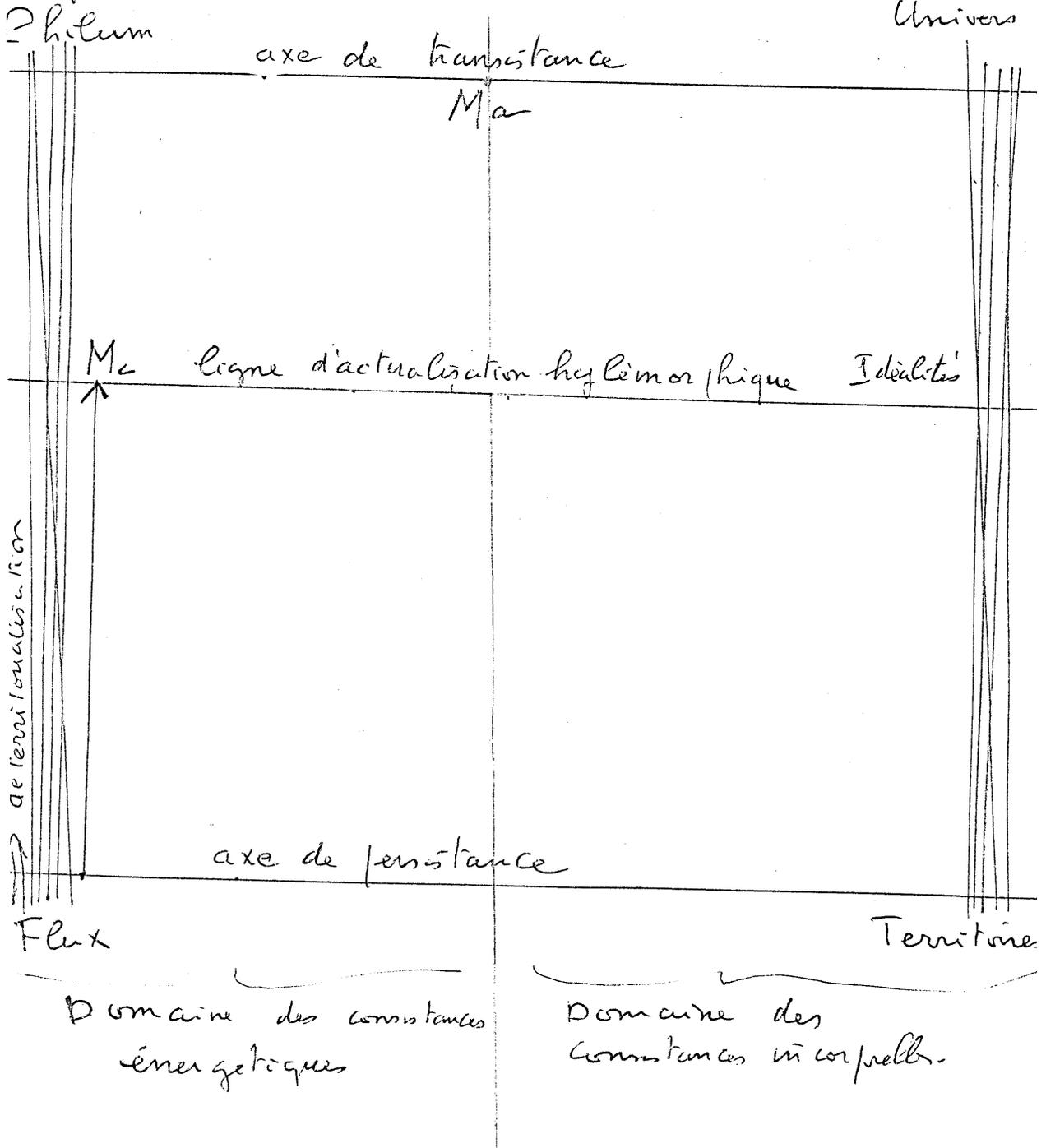
niveau. Et quand elle est là, de véritables mutations se font, les machines concrètes touchent quelque chose du phylum, sortent d'elles-mêmes comme machines concrètes pour se trouver un futur, rentrer dans le rhizome des machines concrètes (pour cette idée de rhizome machinique je vous renvoie à mes publications antérieures) ; et ce qui n'était qu'idéalité d'un seul coup percute, peut rentrer au niveau de mutation d'univers (ceci devant être entendu plutôt comme constellation d'univers ou : création de nouveaux univers). J'en ai parlé fréquemment ici à propos de la musique baroque, etc. Il peut y avoir nouvelle constellation d'univers ou abolition d'un univers, ce qui change tout. À ce moment là, cette ligne des machines abstraites fait un triangle avec les propositions machiniques ; le phylum machinique fait un triangle : phylum machinique-univers-proposition machinique, qui donne la consistance de ce passage où, cette fois, la limite est abolie (quitte à ce qu'ensuite...).

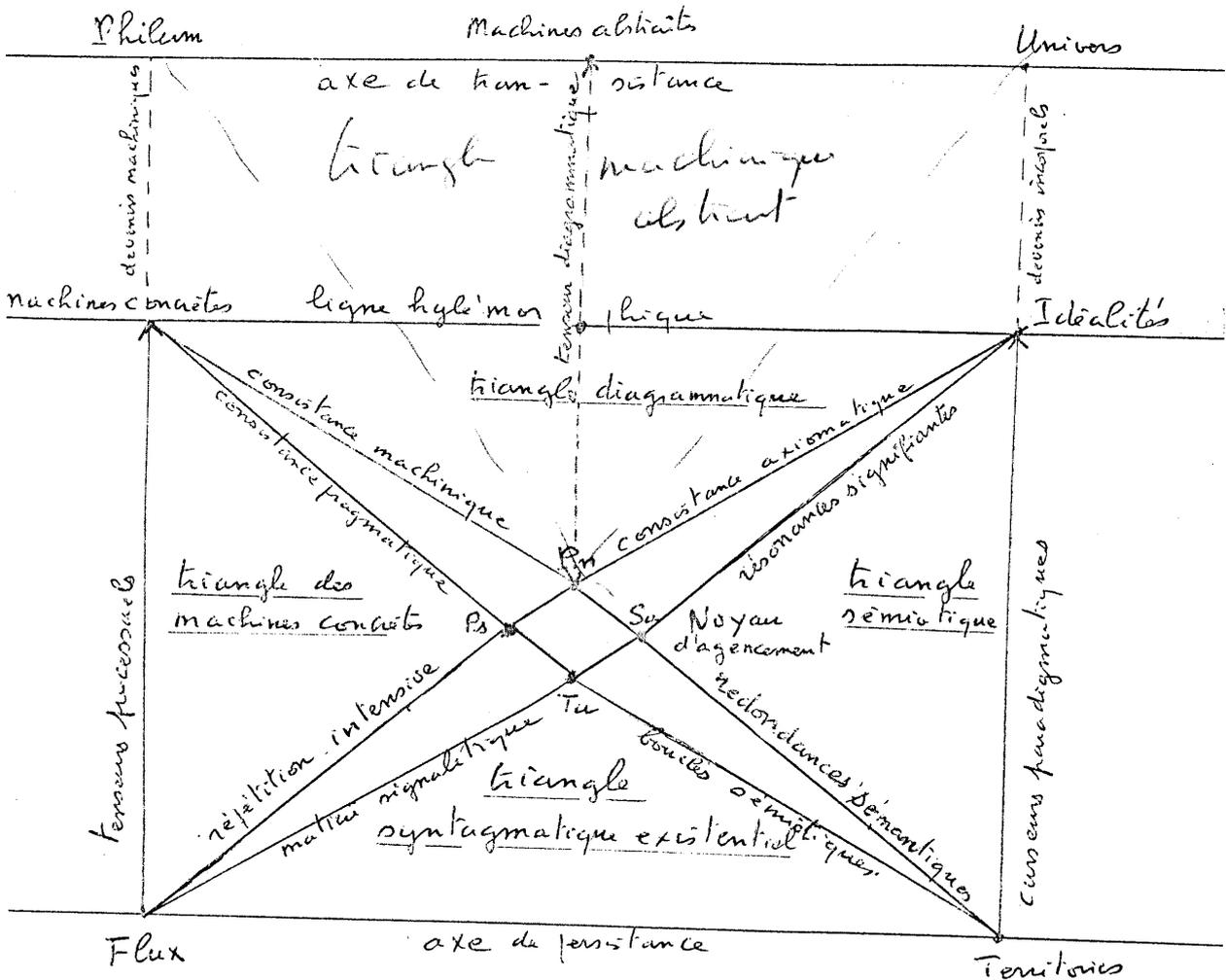
Il y a au-delà des tenseurs processuels, devenir machinique : c'est alors l'au-delà de la machine actuelle, l'au-delà de la situation actuelle ; on voit bien qu'il y a telle ou telle retombée, telle ou telle projection machinique, et parallèlement devenir incorporel. Il nous faudra revenir là-dessus... Quant aux *tenseurs diagrammatiques*, c'est la distance entre le noyau d'agencement au niveau des propositions machiniques et des machines abstraites.

Notes :

1. J. Lacan, *Écrits*, éd. du Seuil, Paris 1966, p. 147.
2. *Ibid.*, p. 817.
3. *Ibid.*, p. 147-148.
4. *Ibid.*, p. 657.
5. *Ibid.*, p. 658.
6. *Ibid.*, p. 659.
7. *Ibid.*, p. 817.
8. Cf. schémas en annexe.
9. On pourrait aussi à partir de là reprendre la problématique du moi, du petit autre et du grand Autre...

plan de consistance





- Tu = traits unaires
- Ps = points-signes
- Sa = signifiant
- Pm = propositions machiniques